

Territoire ■ Paul Hamelius

1921

HAMELIUS (Paul), 1921 : « Préface » et Chapitre premier : « Y a-t-il unité de la littérature belge dans les deux langues ? », dans *Introduction à la littérature française et flamande de Belgique*, Bruxelles, Office de publicité, 1921, p. 1-9.

PRÉFACE

Les Anglais désireux de s'instruire du passé de la Belgique se sont souvent plaint de ne pouvoir trouver d'abrégé de l'histoire de notre littérature nationale. Pour répondre à une curiosité si flatteuse pour le pays, on a cru devoir compléter et présenter ici des notes de conférences faites pendant l'exil, sous une forme accessible aux étrangers et à la jeunesse. La nouveauté de l'entreprise, sans excuser ses imperfections, lui permettra peut-être de plaider les circonstances atténuantes. Il était impossible de rendre pleine justice à tous les écrivains récents dont la gloire a franchi nos frontières, impossible aussi de les exclure tous. Qu'ils daignent pardonner à notre insuffisance. Sous peine de rebuter l'attention, il a fallu suivre à la lettre le conseil cruel mais sage d'éviter la nomenclature.

Des remerciements sont dus à Mme Yvonne Dusser, secrétaire de l'*Anglo-French Review*, de Londres, qui a bien voulu me céder ses notes sur Jean Lemaire, et à mon collègue M. Herman Van der Linden, pour leurs encouragements et pour leurs avis amicaux. Les savants conservateurs du British Museum, si accueillants envers les réfugiés belges, ont favorisé ce modeste travail avec leur obligeance proverbiale.

Le complément de cette Introduction serait une bibliographie raisonnée. Mais elle remplirait un volume à elle toute seule. On doit donc se borner ici à signaler les ouvrages essentiels. *La Biographie nationale*, publiée sous les auspices de l'Académie royale de Bruxelles, est très utile. Malheureusement, les premiers volumes ont cessé d'être à jour et les derniers n'ont pas encore paru.

CHAPITRE PREMIER. Y A-T-IL UNITÉ DE LA LITTÉRATURE BELGE
DANS LES DEUX LANGUES ?

Si les deux langues parlées par les Belges sont celles de deux peuples voisins, les Français et les Hollandais, il ne s'ensuit pas que la nation, créatrice d'une grande école de peinture et d'institutions politiques vivaces, soit condamnée, dans le domaine littéraire, à la stérilité ou au plagiat. Les œuvres composées sur son territoire du XIII^e au XVIII^e siècle figurent en bonne place dans les histoires de la littérature française ou néerlandaise ; plus d'une a été acceptée et traduite dans toute l'Europe, et même au-delà. L'existence d'une littérature nationale n'en rencontre pas moins beaucoup d'incrédules. La frontière linguistique, d'abord, leur paraît une barrière empêchant l'unité des belles-lettres. Ils admettent qu'une forme d'art italienne, comme le sonnet, a franchi les Alpes et s'est acclimatée à Paris et à Amsterdam, qu'un drame symbolique écrit en norvégien par Ibsen se joue et s'imité en Allemagne ou en Angleterre, et ils reconnaissent la continuité d'échanges analogues d'une province à l'autre des Pays-Bas méridionaux. Ils ne nient pas la communion des sentiments et des volontés manifestée par les progrès des libertés communales au comté de Flandre et dans la principauté de Liège au Moyen Âge, ni l'unité de mouvements populaires modernes, telle la Révolution Brabançonne de 1789 ou la Révolution de 1830.

Mais après avoir touché ces preuves évidentes de la solidarité flamande et wallonne, ils hésitent à rechercher dans les lettres du passé les témoignages de la même union des cœurs et des esprits. La raison profonde de ce préjugé réside dans la doctrine des âmes ou génies nationaux, promulguée par la critique allemande vers la fin du XVIII^e siècle et subie passivement depuis lors. La langue, c'est toute la nation, *de taal is gansch het volk*, dit une sentence simpliste, démentie par les faits de l'histoire. À ce compte, il n'existerait ni Suisse, ni Amérique, ni Irlande, et le monde moderne perdrait beaucoup de sa variété et de sa richesse. La tâche de la littérature comparée consiste précisément à rompre les cadres des unités linguistiques et à découvrir les innombrables liens internationaux dans la vie intellectuelle de l'Europe. Même la tradition française, la plus fière et la plus originale de toutes, n'a cessé d'emprunter aux nations voisines. Est-il besoin de rappeler ce que le Don Juan de Molière et les ballades de Victor Hugo doivent à l'Espagne, Chateaubriand et de Vigny à l'Angleterre ?

La Belgique, bâtissant, comme le reste du monde moderne, sur les fondations de l'Antiquité et de la Bible, a constamment tenu ses regards fixés

sur Paris. Fermée presque toujours aux influences anglaises et allemandes, prêtant à la Hollande plus qu'elle n'en recevait, elle s'est ouverte aux impulsions venant du Midi. La géographie et la politique lui imposaient cette réceptivité. Ses fleuves, l'Yser, l'Escaut et la Meuse, prennent leur source en terre française, ainsi que maints affluents, la Lys et la Sambre. Le comté de Flandre fut de tout temps un fief des fleurs de lys. Les principautés relevant du Saint-Empire, comté de Hainaut, duché de Brabant, comté de Namur, évêché de Liège, gravitèrent très tôt dans l'orbite de Paris, pour s'unir au XV^e siècle sous le sceptre d'une branche cadette des Valois. Les deux langues se parlaient dans le fief français de Flandre et dans les fiefs impériaux de Brabant et de Liège, et les habitants de langue néerlandaise ou, comme on disait au Moyen Âge, thioise, fréquentaient les mêmes écoles, obéissaient aux mêmes lois et trafiquaient aux mêmes marchés que les Wallons. Les clercs et les savants d'entre eux se parlaient et s'écrivaient en latin, l'organe commun de l'Europe lettrée, les autres se servaient des idiomes dits vulgaires, en accordant une primauté au roman ou français, en raison de sa culture courtoise. Quant à la littérature d'imagination, elle se composait soit en latin, soit en roman, soit en thiois, selon les auditoires.

On eût étonné un Belge du Moyen Âge en lui disant que l'une de ces trois langues était nationale et que le patriotisme lui faisait un devoir de la préférer. Pour lui, c'était affaire de convenance personnelle. Van Maerlant, il est vrai, a condamné dès le XIII^e siècle les livres mensongers écrits en langue romane, mais sans aucune prévention contre la France : il voulait seulement déconseiller la lecture de fictions romanesques et recommander les graves et savants écrits latins. L'encyclopédie traduite par lui en flamand était l'œuvre de Vincent de Beauvais, familier de Saint Louis et compatriote des trouvères qu'il blâme de leurs inventions poétiques. Ayant débuté comme imitatrice du roman de chevalerie et des autres genres créés par les Français, la poésie flamande s'est à peine émancipée dans la suite. Strophes lyriques, pièces de théâtre, contes, sont traduits, adaptés ou inspirés de modèles français jusqu'à la catastrophe du XVI^e siècle, qui déchira l'unité des dix-sept provinces des Pays-Bas et consomma la ruine de la Belgique.

La figure tragique de Philippe de Marnix, né à Bruxelles avant les troubles, mort à Leyde après la séparation, symbolise cette crise finale des lettres belges, plongées dans la torpeur pendant toute la durée du XVII^e siècle et pendant la première moitié du XVIII^e. Calviniste convaincu, il est cependant tout occupé, dans ses écrits, de la discipline et des dogmes de l'Église romaine qu'il venait de quitter. Il ne constitue donc pas une

exception à la règle qui fait de la littérature belge celle d'un peuple catholique. Orthodoxes ou incroyants, fidèles ou révoltés, tous les écrivains flamands et wallons portent la marque de la doctrine acceptée ou combattue par eux ; aucun ne représente une culture étrangère ou indifférente à la tradition romaine, car ni protestants ni israélites n'ont créé sur le sol belge de pensée ou de forme d'art originale.

Un grand vide se creuse à partir de l'an 1600 dans l'histoire des lettres nationales : aucun écrivain de talent n'a illustré l'époque de Rubens et des Teniers, aucune œuvre de facture classique ne s'est produite durant le règne de Louis XIV. La langue française, suprême dans les cours, dans les académies et dans la presse européenne, règne aussi à Bruxelles sous les gouverneurs généraux installés par la maison d'Autriche. Quoique né dans la capitale, le premier auteur célèbre à signaler, le prince Charles de Ligne, n'a laissé aucun écrit flamand ; en revanche, il est certain que la langue allemande lui était familière. L'école littéraire qu'il tenta de fonder à Bruxelles et qui se dispersa à la grande Révolution, ne parlait que français. Le prince lui-même, arraché à sa patrie par la tourmente, alla mourir à Vienne. Nul ne reprit sa succession, et un demi-siècle s'écoula avant le réveil décisif des lettres belges, assuré enfin par les événements de 1830. Ce renouveau, dû à l'exemple des romantiques de Paris, remonte cependant aussi à des causes plus éloignées, aux deux drames historiques *Don Carlos*, de Schiller, et *Egmont*, de Goethe, consacrés aux ennemis de Philippe II d'Espagne, et au roman *Quentin Durward*, tiré des chroniques bourguignonnes par Walter Scott. Conscience ressuscite dès 1838 les lettres flamandes endormies ; vingt-neuf ans plus tard, Charles De Coster rend l'originalité et la vie à la littérature d'expression française. Depuis, la production n'a cessé de s'accroître.

Aucun enfant de la Wallonie ne figure parmi les grands auteurs de langue thioise. Nombreux, en retour, sont les écrivains d'expression française nés en Flandre, en Brabant, ou même dans le Limbourg. Depuis Chastellain jusqu'à Maeterlinck, ce sont eux qui assurent la prépondérance du français dans l'ensemble de la production nationale. S'il était permis de parler en statisticien à propos de belles-lettres, on pourrait la diviser en trois parties : un tiers serait dû à des Wallons, un tiers à des Flamands se servant de leur langue régionale, un tiers enfin à des Flamands préférant le français.

Les érudits belges du XIX^e siècle, désireux de faire valoir leur patrimoine, englobaient dans la littérature nationale des œuvres originaires des parties de la Flandre et du Hainaut annexées à la France et même de provinces perdues entièrement pour les Pays-Bas, comme l'Artois et la Picardie. Leur héritage légitime était assez riche pour les dispenser de revendications aussi

hasardeuses. Mais il existe des cas douteux, comme celui de Froissart et de Jean Lemaire, nés tous deux hors des frontières du royaume actuel, appartenant sans conteste à la France, et Belges cependant dans certaines parties de leur existence vagabonde et de leurs écrits variés. Les négliger tout à fait serait fausser la perspective du tableau où leur place est marquée; les prendre tout entiers serait un acte de chauvinisme non moins contraire à la justice. La seule bonne méthode est de faire, tant bien que mal, le départ des portions de leur œuvre revenant à leurs deux patries et de maintenir dans son cadre naturel celle qui est due aux Pays-Bas.

Pour être complète, une histoire de la littérature de Belgique devrait embrasser les nombreuses œuvres latines écloses sur le territoire ou composées par des enfants du pays. Elle devrait aussi tenir compte d'une infinité d'écrits tombés dans l'oubli ou connus seulement de quelques chercheurs, dignes d'intérêt cependant, car ils offrent, tout comme les œuvres capitales, un reflet des idées et du goût d'une époque, et ils ont dû exercer une certaine influence sur leur milieu. La liste s'en trouve dans des recueils spéciaux.

Mais l'accumulation des détails nuit aux vues d'ensemble. Il est avant tout nécessaire de démontrer la communauté de l'activité intellectuelle des deux côtés de la frontière linguistique et sa continuité d'un siècle à l'autre. Dans une simple introduction, destinée à dégager les figures principales et à établir les lignes maîtresses de l'évolution, on peut passer sous silence les auteurs secondaires. Mieux vaut fixer l'attention sur les œuvres assez hautes pour interpréter l'esprit belge auprès de la postérité et de l'étranger. Si elles ne sont pas toujours d'une beauté parfaite, elles empruntent un intérêt spécial aux circonstances qui leur ont donné naissance; car elles traduisent l'idéal propre à une société tou[r] à tour féodale, municipale, monarchique et démocratique, elles montrent les variations du goût européen affectant une petite nation proche de Paris, le foyer des arts, et cependant autonome, et dans une certaine mesure originale. Le rayonnement de la culture française frappe la Belgique d'une autre façon que l'Italie ou l'Angleterre, et y mûrit des fruits d'une saveur caractéristique.

Il serait superflu d'insister sur la nécessité pour les Belges de se familiariser avec les écrits composés sur leur sol par leurs ancêtres, mais il est utile d'affirmer qu'ils ont droit de cité dans la littérature internationale, celle qui se compose des chefs-d'œuvre répandus d'un pays à l'autre par des traductions et des imitations. L'estime où les civilisés se tiennent entre eux se règle d'après la valeur relative de leur apport à ce trésor commun. Sans ambitionner de se mettre au rang des patries de Dante, de Shakespeare, de Racine ou de Cervantès, la Belgique peut prétendre à une place honorable

Historiographie de la littérature belge. Une anthologie

parmi les nations cadettes de l'Occident. Si, pour des raisons déjà indiquées, elle est restée muette pendant la période classique du XVII^e siècle, en retour, ses meilleurs livres ont été généralement goûtés et acceptés au Moyen Âge et au XIX^e siècle ; sans elle, le tableau de l'évolution européenne serait incomplet. En France et en Hollande, ses œuvres ont pu être appréciées dans les textes originaux ; ailleurs, on a dû recourir à des traductions.

Dans cette expansion de l'esprit belge au-delà des frontières, certains de ses traits distinctifs se sont manifestés. Il est en somme resté étranger aux sphères les plus hautes de la pensée désintéressée ; le souci des contingences l'a ramené constamment vers la morale et la politique, bref, il s'est arrêté à l'accident au lieu de s'élever à l'idée pure. Ruysbroeck ferait exception à cette règle si, au lieu d'être un théoricien, il eût été artiste créateur. Mais le *Renard* est satirique et didactique, comme plus tard Chastelain, Anna Bijns et Marnix ; Conscience, De Coster et Verhaeren s'inspirent aux problèmes sociaux de leur temps ; le prince de Ligne et Maeterlinck sont des moralistes ; même Guido Gezelle, le plus artiste des écrivains du terroir, celui dont l'âme se fond avec le plus d'abandon dans l'univers, veut affirmer un dogme et défendre une Église. Comparés à Dante, l'astre le plus haut des lettres modernes, ou même aux étoiles de deuxième grandeur, tous manquent d'envolée. Peut-être leur souci des devoirs sociaux et de la conduite ajoute-t-il à l'intérêt historique de leurs œuvres. La passion et la pensée collective, qui dominaient les communiens du Moyen Âge ont aussi possédé leurs descendants modernes, Baudelaire l'a noté le jour où il écrivit que les Belges pensent en bande. Leurs auteurs se font la voix du peuple, ils élargissent leur cœur jusqu'aux sentiments de la masse, et y gagnent en force ce qu'ils perdent en subtilité. Aussi ne s'expliquent-ils bien que par l'étude de leur milieu ; ils ne se sont jamais enfermés dans une tour d'ivoire, pour s'y abstraire de l'opinion moyenne.